

D'un message à l'autre

par John Berger

(Traduit de l'anglais par Véronique Dassas)

Lors d'une conférence récente, la merveilleuse poétesse américaine Adrienne Rich notait qu'« un rapport du Bureau des Statistiques sur la justice paru cette année révèle qu'une personne sur 136 vivant aux États-Unis se trouve derrière les barreaux — et nombreuses sont celles qui sont en prison sans avoir été jugées ».

Elle cite également le poète grec Yannis Ritsos :

*En survolant le champ, l'hirondelle s'est longtemps attardée,
Flottant comme un ruban noir sur la manche de l'automne
Il ne restait rien. Seules des maisons brûlées qui fumaient encore.*

Vous venez tout juste de téléphoner et j'ai su immédiatement que c'était vous qui appeliez à l'improviste, vous qui me parliez de votre appartement de la rue Paolo Sarpi. (Deux jours après le résultat des élections et le retour de Berlusconi). La vitesse à laquelle nous reconnaissons une voix familière qui arrive comme ça, sans qu'on l'attende, a quelque chose de réconfortant, mais aussi quelque chose de mystérieux.

Parce que les unités, les mesures dont nous nous servons pour évaluer la distinction nette entre une voix et une autre sont tacites et sans nom. Elles sont sans code. Par les temps qui courent, il y a de plus en plus de codes.

Alors je me demande s'il n'existe pas d'autres mesures pour évaluer d'autres choses, des choses qui n'ont pas de code elles non plus, mais qui pourtant sont précises.

Par exemple la dose de liberté circonstancielle qui existe dans une situation donnée, son degré, ses limites absolues. Les

prisonniers finissent par être experts en la matière. Ils développent une sensibilité particulière à la liberté, pas la liberté en tant que principe, mais en tant que substance granulaire. Ils repèrent les parcelles de liberté dès qu'elles se présentent, presque instantanément.

Les jours où il ne se passe rien de spécial, quand les crises que l'on annonce toutes les heures sont les bonnes vieilles crises de toujours — et que les politiciens se présentent comme les seules alternatives possibles à la CATASTROPHE —, les gens échangent des regards quand ils se croisent. Pour vérifier que les autres pensent à la même chose quand ils se disent tout bas : C'est la vie !

Souvent, c'est vrai, ils sont d'accord et, au moment de cet échange, il y a comme une solidarité qui s'installe, avant même qu'on n'ajoute quoi que ce soit ou que l'on se mette à discuter.

Je cherche des mots pour décrire la période que nous vivons. Dire qu'elle est sans précédent, c'est peu, car toutes les périodes sont sans précédent depuis que l'on a inventé l'histoire !

Je ne cherche pas une définition compliquée, nombre de penseurs, comme Zygmunt Bauman, se sont chargés de cette tâche essentielle. Je ne cherche rien d'autre qu'une image qui serve de repère. Les repères ne s'expliquent pas complètement, mais ils fournissent un point de référence que l'on peut mettre en commun. Ils rappellent tout ce qu'il y a d'affirmations implicites dans les dictons populaires. Sans repères, on court le risque immense qui guette tous les humains : tourner en rond.

Le repère que j'ai trouvé, c'est celui de la prison. Rien de moins. Sur toute la planète, nous vivons dans une prison.

Le terme *nous*, écrit ou prononcé sur les écrans, est devenu suspect : il est utilisé sans relâche par ceux qui détiennent le

pouvoir et qui prétendent avec démagogie qu'ils parlent au nom de ceux qui ne l'ont pas. Ils vivent en prison.

De quel genre de prison s'agit-il ? Comment est-elle construite ? Où se trouve-t-elle ? Est-ce que j'emploie ce terme comme une simple figure de rhétorique ?

Non, ce n'est pas une métaphore, l'emprisonnement est bien réel, mais pour le décrire, il faut penser historiquement.

De quel genre de prison s'agit-il ?

Michel Foucault nous a donné une image très graphique du pénitencier, il le montre comme une invention de la fin du 18^e et du début du 19^e siècle, intimement reliée à la production industrielle, à ses manufactures, à sa philosophie utilitariste. Plus tôt dans l'histoire, la prison était un prolongement de la cage et du donjon. Le pénitencier se différencie par le nombre de prisonniers qu'on y entasse et par le fait que ces derniers vivent sous surveillance continue grâce au modèle du Panoptique, imaginé par Jeremy Bentham, qui a introduit le principe de comptabilité dans la morale.

La comptabilité exige que chaque transaction soit signalée. D'où les murs circulaires des pénitenciers, les cellules organisées en cercle avec, au centre, la tour de surveillance du gardien. Bentham, qui était le professeur de John Stuart Mill au début du 19^e, fut le principal apôtre utilitariste du capitalisme industriel.

Aujourd'hui, à l'ère de la mondialisation, le monde n'est pas dominé par le capital industriel mais par le capital financier, et les dogmes qui définissent la criminalité et les logiques de l'emprisonnement ont radicalement changé. Les pénitenciers existent toujours. On en construit même de plus en plus. Mais les murs des prisons servent d'autres fins. La zone d'incarcération a changé.

Il y a 25 ans, Nella Bielski et moi-même avons écrit *Question de géographie*, une pièce de théâtre sur le Goulag. À l'acte 2,

un *zek* (un prisonnier politique) discute avec un jeune garçon qui vient d'arriver. Ils parlent de la question du choix, des limites de ce que l'on peut choisir dans un camp de travail.

Quand tu te traînes pour revenir après une journée de travail dans la taïga, quand on te fait rentrer en marche forcée, moitié mort de fatigue et de faim, on te donne ta ration de soupe et de pain. Pour la soupe, tu n'as pas le choix, il faut la manger tant qu'elle est chaude, ou au moins tant qu'elle est tiède. Pour les 400 grammes de pain, tu as le choix. Tu peux par exemple le couper en trois petits morceaux : un à manger avec la soupe, un à mettre à la bouche et à sucer avant d'aller dormir sur ton grabat, et le troisième à garder jusqu'au lendemain matin 10 heures, quand tu travailles dans la taïga et que le vide de ton estomac te pèse comme une pierre.

Tu renverses ta brouette remplie de pierres. Pour la pousser jusqu'à la décharge, tu n'as pas le choix. Mais une fois qu'elle est vide, tu l'as. Tu peux rebrousser chemin en poussant ta brouette comme à l'aller ou, si tu es malin, et la survie rend malin, tu la pousses comme ça, presque à la verticale. Si tu choisis la deuxième solution, ça repose les épaules.

Si tu es un *zek* et que tu deviens chef d'équipe, tu as le choix : ou jouer au gardien ou ne jamais oublier que tu es un *zek*.

Le Goulag n'existe plus.

Pourtant des millions de gens travaillent dans des conditions qui y ressemblent. Ce qui a changé, c'est que la logique judiciaire est appliquée aux travailleurs et aux criminels.

Au Goulag, les prisonniers politiques, mis au rang des criminels, étaient réduits à la condition d'esclaves. Aujourd'hui, des millions de travailleurs sauvagement exploités sont réduits au statut de criminels.

L'équation du Goulag : criminel = esclave est revue par le néolibéralisme pour devenir : travailleur = criminel caché. Tout le drame de la migration internationale tient dans cette

nouvelle formule : ceux qui travaillent sont des criminels en puissance. Quand on fait leur procès, ils sont déclarés coupables d'essayer de survivre par tous les moyens.

Quinze millions de Mexicains, hommes et femmes, travaillent sans papiers aux États-Unis et sont par conséquent des illégaux. On est en train de planifier la construction d'un mur réel de 1 200 kilomètres et d'un mur virtuel de 1 800 tours de surveillance le long de la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Bien sûr, on trouvera des moyens — tous dangereux — de les contourner.

La zone d'emprisonnement a changé quand on est passé du capitalisme industriel — fondé sur la manufacture et les usines — au capitalisme financier — fondé sur la spéculation du libre marché et la haute finance (la spéculation financière représente tous les jours 130 milliards de dollars, 50 fois plus que la somme totale des échanges commerciaux).

La prison s'étend désormais à l'échelle de la planète et les zones qu'on lui attribue peuvent varier et porter différents noms : lieu de travail, camp de réfugiés, centre commercial, périphérie, ghetto, immeuble de bureaux, favela, banlieue... L'essentiel, c'est de savoir que ceux qui sont enfermés dans ces zones sont tous des codétenus.

Dans l'hémisphère nord, c'est pendant la première semaine de mai que sortent les feuilles de presque tous les arbres : au flanc des collines et sur les montagnes, le long des avenues et autour des clôtures. On peut alors non seulement distinguer encore toutes les nuances de vert, mais on a aussi l'impression que chaque feuille est distincte des autres et qu'on se trouve devant des milliards (ce mot a été dénaturé par le dollar), non, pas des milliards, mais devant une multitude infinie de nouvelles feuilles.

Pour les prisonniers, tous les petits signes visibles de la pérennité de la nature sont des encouragements clandestins. Ils l'ont toujours été, ils continuent de l'être.

*

Aujourd'hui, les murs de prison (les murs de béton, les murs électroniques, ceux qui permettent le contrôle et l'interrogatoire) ne servent plus à retenir les prisonniers à l'intérieur et à les amender, mais à les laisser dehors et à les exclure.

Les exclus, pour la plupart, sont anonymes, d'où l'obsession de l'identité qui s'est emparée de toutes les forces de sécurité. Et puis il est impossible de les compter. Pour deux raisons. D'abord parce que leur nombre fluctue : chaque famine, chaque catastrophe naturelle, chaque intervention militaire (que l'on appelle désormais opération de police) diminue ou accroît la multitude qu'ils forment. Et ensuite parce qu'évaluer leur nombre, c'est constater qu'ils représentent la majorité des habitants de cette terre. Et là on se retrouve au comble de l'absurdité.

Avez-vous remarqué que les menus articles que l'on achète sont de plus en plus difficiles à extirper de leurs emballages ? C'est un peu ce qui arrive aux salariés. Ceux qui occupent des emplois légaux et qui ne sont pas dans la pauvreté vivent dans un espace extrêmement réduit. Ils peuvent de moins en moins faire des choix, excepté l'éternel choix binaire obéissance/désobéissance. Leurs heures de travail, leur lieu de résidence, leurs compétences et leurs expériences passées, leur santé, l'avenir de leurs enfants — tout, excepté leurs fonctions d'employés, doit occuper une place secondaire et minuscule à côté des grandes exigences imprévisibles du profit. Et en plus, on appelle *flexibilité* la *rigidité* de cette règle maison. En prison, les mots se retrouvent la tête en bas.

La pression inquiétante des conditions du travail intensif a récemment obligé les tribunaux japonais à reconnaître et définir une nouvelle catégorie de la médecine légale : la mort par « surcharge de travail ».

Il n'y a pas d'autre système possible, dit-on aux salariés. Il n'y a pas d'alternative. Prenez l'ascenseur. L'ascenseur est aussi exigu qu'une cellule.

*

Les peuples n'ont jamais que le degré de liberté que leur audace conquiert sur la peur. Stendhal

Je regarde une enfant de cinq ans prendre une leçon de natation dans la piscine intérieure de la municipalité. Elle porte un maillot de bain bleu foncé. Elle sait nager mais elle n'a pas encore assez confiance en elle pour nager seule, sans aide d'aucune sorte. La maître nageur l'emmène à l'extrémité de la piscine. L'enfant va sauter dans l'eau en saisissant la longue perche que sa professeure tient devant elle. C'est une façon de surmonter la peur de l'eau. Elle a fait la même chose la veille.

Aujourd'hui, la professeure veut que l'enfant saute dans l'eau sans s'agripper à la perche. Un, deux, trois ! L'enfant saute mais, au dernier moment, elle saisit la perche. Personne ne dit mot. Un sourire léger flotte entre la femme et l'enfant. L'enfant est effrontée, la femme patiente.

L'enfant se hisse par l'échelle hors de la piscine et retourne à son point de départ. Laissez-moi ressauter ! dit-elle. La femme fait oui de la tête. L'enfant inspire en sifflant légèrement et saute, les mains le long du corps, sans se tenir à rien. Quand elle refait surface, le bout de la perche est là, juste devant son nez. Elle fait deux brasses vers l'échelle sans toucher la perche. Bravo !

Au moment où l'enfant a sauté sans la perche, ni elle ni sa professeure n'étaient en prison.

*

Regardez la structure de pouvoir du monde sans précédent qui nous entoure et la manière dont il s'exerce. Toutes les

tyrannies improvisent avant de trouver les systèmes de contrôle dont elles vont faire usage. C'est pourquoi on n'identifie pas immédiatement leur dureté.

Les forces du marché qui dominant le monde se prétendent plus puissantes que les États-nations. Et cette prétention se vérifie à tous les instants. Depuis le coup de téléphone non sollicité qui tente de convaincre un éventuel souscripteur de cotiser à une assurance privée ou à un fonds de pension jusqu'au plus récent ultimatum de l'Organisation mondiale du commerce.

Par conséquent, la plupart des gouvernements ne gouvernent plus. Un gouvernement ne mène plus son pays dans la direction de son choix. Le mot horizon, avec sa promesse d'un futur espéré, a disparu du discours politique, à droite comme à gauche. Tout ce qui reste aujourd'hui à débattre, c'est la façon de mesurer ce qui existe. Les sondages d'opinion remplacent l'orientation et le désir.

Aujourd'hui la plupart des gouvernements font office de bergers et pas de capitaines (d'ailleurs dans le jargon des prisons américaines, *berger* est l'un des termes qui désignent le geôlier).

Au 18^e siècle, on définissait à juste titre l'emprisonnement à long terme comme une « mort civique ». Trois siècles plus tard, par la loi, par la force, par les menaces économiques et par leurs coups de fil, les gouvernements imposent des régimes massifs de « mort civique ».

*

Vivre sous le régime de la tyrannie, est-ce que cela ne représentait pas autrefois une forme d'emprisonnement ? Ce qu'il y a de nouveau dans ce qui se vit aujourd'hui, c'est le rapport à l'espace.

C'est là que la pensée de Zygmunt Bauman est éclairante. Il remarque que les forces du marché qui mènent le monde

d'aujourd'hui sont extraterritoriales, ce qui implique qu'elles sont « libres des contraintes du territoire, des contraintes du local ». Elles sont toujours lointaines, anonymes et du coup elles ne sont pas obligées de tenir compte des conséquences physiques, territoriales de leurs actions. Il cite Hans Tietmeyer, le président de la Banque fédérale d'Allemagne : « L'enjeu à l'heure actuelle est de créer les conditions favorisant la confiance des investisseurs. » LA priorité suprême.

Et donc, le contrôle des populations du monde, ce qui comprend les producteurs, les consommateurs et les pauvres marginalisés, c'est la tâche dévolue aux dociles gouvernements locaux.

La planète est une prison et les gouvernements dociles, qu'ils soient de gauche ou de droite, en sont les gardiens.

*

Le système-prison fonctionne grâce au cyberspace. Celui-ci offre au marché une rapidité dans les échanges qui se rapproche de l'instantané et qui est utilisée dans le monde entier, nuit et jour, pour faire du commerce. De cette vitesse, de cette vélocité, la tyrannie du marché tient son permis d'extraterritorialité. Cette vitesse, toutefois, a un effet pathologique sur ceux qui la pratiquent : elle les anesthésie. Peu importe ce qui arrive, les affaires continuent.

Dans cette vélocité, il n'y a pas de place pour la douleur : pour l'annonce de la douleur, peut-être, mais pas pour la souffrance qui l'accompagne. Du coup la condition humaine est bannie, exclue, par ceux qui font fonctionner le système. Ces derniers sont seuls parce qu'ils sont sans pitié.

Autrefois, les tyrans aussi étaient sans pitié et inaccessibles, mais ils avaient des voisins qui, eux, étaient soumis à la douleur. Ce n'est plus le cas. À la longue, c'est d'ailleurs ce qui conduira le système à sa perte.

*

Les grandes portes se referment.

*Nous sommes dans la cour de la prison
pour une nouvelle saison.*

Tomas Transtömer

Ce sont (nous sommes) des codétenus. Cette conscience, quel que soit le ton sur lequel elle s'affiche, contient un refus. Nulle part ailleurs plus qu'en prison, l'avenir est perçu comme quelque chose de profondément différent du présent. Les prisonniers n'acceptent jamais le présent comme définitif.

En attendant, comment vivre ce présent ? Quelles conclusions tirer ? Quelles décisions prendre, comment agir ? J'ai quelques suggestions à faire maintenant que les repères sont là.

De ce côté des murs, on tient compte de l'expérience, on ne la considère pas comme obsolète. Ici, on respecte la survie et c'est un lieu commun d'affirmer qu'elle dépend souvent de la solidarité entre codétenus. Les autorités le savent, d'où leur façon d'utiliser l'isolement : l'isolement physique ou le lavage de cerveau qui efface le rapport des vies individuelles avec l'histoire, avec l'héritage, avec la terre et surtout avec notre avenir commun.

Ignorer le discours des geôliers. Il en est évidemment de moins mauvais que d'autres. Dans certains cas, il est utile de faire les différences. C'est de la merde. Même les moins pervers. Leurs hymnes, leurs saintes doctrines, leurs paroles incantatoires : sécurité, démocratie, identité, civilisation, flexibilité, productivité, droits de l'homme, intégration, terrorisme, liberté, ils les serinent pour semer la confusion, pour diviser, pour distraire et pour endormir tous les codétenus. De ce côté des murs, les paroles prononcées par les geôliers n'ont pas de sens et elles ne peuvent plus servir à penser. Ce

sont des coups d'épée dans l'eau. Les rejeter, même quand on pense en silence, par devers soi.

En revanche les prisonniers disposent d'un vocabulaire qui leur appartient et qui leur sert à penser. Certains termes sont secrets, et nombreux sont ceux qui ont un usage local, avec des nuances innombrables. Des petits mots et des petites phrases, mais qui contiennent tout un monde comme : *je-vais-te-faire-voir*, *sometimes-wonder*, *pajarillo*, *il-y-a-quelque-chose-qui-se-passe-à-l'aile-B*, *déshabillé*, *prends-cette-petite-boucle-d'oreille*, *mort-pour-nous*, *vas-y*, etc.

*

Entre détenus, il y a des conflits, parfois violents. Tous les prisonniers souffrent de privations mais à des degrés divers et parfois ces différences provoquent l'envie. De ce côté du mur, la vie ne vaut pas cher. Le fait même que la tyrannie soit sans visage favorise la chasse aux boucs-émissaires, la chasse aux ennemis immédiatement identifiables parmi les autres prisonniers. Les cellules étouffantes deviennent alors maisons de fous. Le pauvre attaque le pauvre, l'assiégé attaque l'assiégé. Ne pas idéaliser les codétenus.

Sans idéaliser, prendre simplement note de ce qu'ils ont en commun — c'est-à-dire leur souffrance inutile, leur ténacité, leur ruse —, et non de ce qui les sépare, est plus significatif, plus parlant. De là naissent de nouvelles formes de solidarité qui commencent avec la reconnaissance des différences et de la multiplicité. Parce que c'est la vie ! Pas une solidarité de masse, une solidarité interconnective, beaucoup plus adaptée aux conditions de la vie de prison.

*

Les autorités font tout, systématiquement, pour que les codétenus restent mal informés sur ce qui se passe ailleurs dans la prison du monde. Elles ne pratiquent pas l'endoctrinement

au sens agressif du terme. L'endoctrinement est réservé à la formation de la petite élite des hommes d'affaires et des experts de la gestion et du marché. On ne veut pas que la population de la prison de masse soit active, on veut la maintenir dans un état d'incertitude passive, lui rappeler sans scrupule que la vie n'est que risque, et la terre que danger.

Tout cela s'effectue grâce à une information soigneusement filtrée, à la désinformation, aux commentaires, aux rumeurs, aux contre-vérités. Dans la mesure où l'opération réussit, elle propose et entretient un paradoxe hallucinant car il piège les prisonniers en leur faisant croire qu'il leur faut en priorité veiller à leur protection personnelle et obtenir d'une façon ou d'une autre, même s'ils sont incarcérés, une dérogation personnelle pour échapper au destin de tous.

L'image de l'humanité qui ressort de cette vision du monde est encore une fois sans précédent. Les hommes sont présentés comme des lâches ; seuls les gagnants sont courageux. Pas de cadeaux, il n'y a que des prix.

Les prisonniers ont toujours réussi à trouver des façons de communiquer entre eux. Dans la prison mondiale actuelle, on peut se servir du cyberspace contre les intérêts de ceux-là même qui, les premiers, l'ont mis en place. Les prisonniers s'échangent tous les jours des nouvelles du monde, ils suivent les récits refoulés du passé et ainsi fréquentent les morts.

Ils découvrent ainsi quelques petits cadeaux, des exemples de courage, une rose dans une cuisine où il n'y a pas assez à manger, des chagrins que rien ne peut consoler, des mères infatigables, du rire, de l'entraide, du silence, une résistance qui ne cesse de grandir, le sacrifice volontaire, encore du rire...

Les messages sont brefs mais la solitude de leurs nuits (et des nôtres) les amplifie.

*

Les indications qui suivent ne relèvent pas de la tactique mais de la stratégie.

Le fait que les tyrans mondiaux soient extraterritoriaux explique l'étendue de leur pouvoir de surveillance, mais il indique également ce qui pourrait devenir leur faiblesse. Ils opèrent dans le cyberspace et vivent dans des résidences avec gardiens. Ils ne connaissent rien du reste de la terre. Ils méprisent cette connaissance qu'ils jugent sans profondeur, superficielle. Tout ce qui compte, ce sont les ressources qu'ils parviennent à extorquer. Ils sont incapables d'écouter la terre. Sur le terrain, ils sont aveugles. Dans le local, ils sont perdus.

Pour les codétenus, c'est le contraire. Les cellules ont des murs qui se touchent jusqu'à l'autre bout du monde. Les actes d'une résistance nourrie s'enracineront dans le local, partout, tout près et très loin de nous. Une résistance de l'intérieur, qui écoute la terre.

On commence à trouver de la liberté dans les profondeurs mêmes de la prison.

•

J'ai tout de suite reconnu votre voix qui venait de l'appartement de la rue Paolo Sarpi et grâce à elle j'ai aussi deviné comment vous vous sentiez. J'ai senti votre exaspération ou plutôt votre ténacité exaspérée qui laisse résonner avec elle — et ce mélange vous est particulier — le pas rapide de l'espoir qui viendra.



Photo : Gilles Gobeil